

ORTHODOXIE

N° 199 | 📄 | MARS 2023

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

Je souhaite à tous de la générosité pour le début du grand Carême. Que chacun s'y lance et prenne conscience l'importance pour notre esprit et le corps, et surtout pour le salut du monde !

Si Dieu aurait trouvé dix justes autrefois à Sodome, la ville n'aurait pas subi la destruction. A nous, fidèles, incombe la grande responsabilité du sort que le Seigneur réserve pour l'humanité.

Donc faisons un effort, non seulement pour le jeûne du corps, qui n'est que l'accompagnateur de notre conversion vers le Père.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ❖ SYNAXAIRE DU DIMANCHE DE LAITAGE
- ❖ L'HISTOIRE DE L'ICÔNE DU MONASTÈRE DE KOSINIZA
- ❖ RÉCIT DE LA MOSAÏQUE DU MONASTÈRE DE LATOME
- ❖ DES VIEUX CROYANTS
- ❖ AU SUJET DU ROI JEAN VATATZIS
- ❖ LA FAIBLESSE DU PAPE LIBERE
- ❖ FORNICATION SPIRITUELLE

Plus s'embrase, comme dans une fournaise, le cœur de l'homme qui a la componction et qui pleure, plus il est débarrassé de la rouille et devient brillant, et qu'à ce moment, avec la grâce de Dieu, il répand sa pitié sur tous les êtres raisonnables et sur les animaux dépourvus de raison ou plutôt sur tout ce qui se multiplie et se meut.

saint Cyrille le Philéote

Celui qui mange ce qu'il faut pour apaiser sa faim et s'habille suffisamment pour être décentement couvert fait de son corps un merveilleux véhicule pour son âme, donne au pilote un gouvernail maniable, au soldat un équipement commode, au musicien une lyre bien accordée. Celui qui s'engraisse dans la bonne chère et se pavane dans ses vêtements rend son corps rétif, l'enchaîne à des désirs inconvenants, l'amollit, altère sa vigueur, le dissout dans une mollesse excessive, et en fait l'ennemi de l'âme.

saint Isidore de Péluse (lettre à Hiérax, diacre)

SYNAXAIRE DU DIMANCHE DE LAITAGE (DU PARDON)



Ce dimanche, nous faisons mémoire d'Adam, notre premier père, chassé du paradis de délices.

Cette mémoire, nos saints pères l'ont placée avant le Carême, comme pour nous montrer par les faits combien le remède du jeûne est utile à la nature humaine et combien est lamentable ce qui vient de la satiété et de la désobéissance. Omettant donc les dommages infinis causés au monde par suite de sa faute, les pères ont voulu présenter Adam le premier homme, en nous montrant clairement le mal souffert par lui pour n'avoir pu s'abstenir d'un peu de nourriture et, par là, introduit également dans notre nature, et aussi le bien-fondé du jeûne, ce premier commandement de Dieu parmi les hommes. Ne l'ayant pas observé, mais ayant cédé à son ventre ou plutôt, par l'intermédiaire d'Ève, au serpent trompeur, non seulement il n'est pas devenu Dieu, mais de plus il s'est attiré la mort, dont il a transmis le mal à tout le genre humain. C'est donc pour la gourmandise du premier Adam que le Seigneur a jeûné quarante jours et s'est montré obéissant; et c'est pour cela que le présent Carême a été conçu par les saints apôtres, afin qu'en observant ce qu'Adam n'a pas observé nous jouissions, par le jeûne, de l'immortalité dont il a lui-même souffert la perte. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, le but des saints, c'est d'embrasser en peu de temps les œuvres divines depuis le début jusqu'à la fin. Et puisqu'à la responsabilité de tous nos semblables incombent et la transgression d'Adam et sa chute du paradis de délices, pour cette raison les pères ont proposé qu'en en faisant mémoire, nous fuyions son exemple, au lieu d'en imiter l'intempérance,



Le sixième jour, Adam fut donc façonné par la main de Dieu, honoré par son souffle de son image et ressemblance et, recevant aussitôt son commandement, il passa jusqu'à six heures dans le paradis; puis, ayant transgressé le commandement, il en fut chassé. L'hébreu Philon dit qu'Adam aurait passé cent ans dans le paradis; d'autres parlent de sept jours ou années, à cause de la valeur de ce nombre. Mais qu'à la sixième heure il étendit la main et saisit le fruit, nous l'a montré le Christ, nouvel Adam, qui, le sixième jour et à la sixième heure, étendit ses mains sur la croix pour réparer sa perte. Adam a été créé à mi-chemin entre la corruption et l'incorruptibilité, afin que, de quelque côté qu'il penchât par son choix, cela lui fût acquis. Car il était également possible à Dieu de le créer immortel; mais pour que soit justifié son choix, il lui donna comme loi de toucher à tous les arbres, mais pas à celui-là; c'est-à-dire, probablement : avoir la connaissance de toutes les créatures de la puissance divine, mais en aucun cas celle qui se réfère à la

nature de Dieu. Grégoire le Théologien, pensant en philosophe que les arbres sont les connaissances divines, tandis que l'arbre représente la contemplation, a dit : Dieu a donc ordonné à Adam de s'intéresser à tous les fruits, principes et aux autres qualités, d'y appliquer son esprit et de rendre gloire à Dieu, car c'est là que résident les vraies délices. Peut-être lui a-t-il demandé de s'enquérir aussi sur sa propre nature, mais pour ce qui est de Dieu, de ne pas chercher à savoir qui il est par nature, ni où ni comment il a tiré l'univers du néant. Mais lui, délaissant les autres recherches, se mit plutôt à sonder ce qui concerne Dieu et à scruter soigneusement sa nature; et, comme il était, en ces matières, un enfant, un débutant, tout à fait inexpert, il tomba lorsque Satan lui suggéra, par l'intermédiaire d'Ève, l'idée de déification. Le grand et divin Chrysostome dit que cet arbre avait un double pouvoir et il affirme que le paradis était sur terre; en philosophe, il l'imagine à la fois intellectuel et sensible, comme l'était Adam, et le place «au milieu» entre la corruption et l'incorruptibilité, pour sauvegarder l'Écriture, mais sans s'en tenir à la lettre. Certains disent que l'arbre de la désobéissance fut le figuier puisque, sachant leur nudité, ils se couvrirent aussitôt, en se servant de ses feuilles. Et c'est la raison pour laquelle le Christ aurait maudit le figuier, comme s'il avait été la cause de la transgression. Car il a une certaine ressemblance avec le péché : d'abord la douceur du fruit, ensuite l'âpreté de ses feuilles, et enfin la glu qui provient de son lait. Et il en est qui ont compris de façon peu convenable et l'arbre et la conversation d'Adam avec Ève et leur «connaissance». Donc, après avoir transgressé et revêtu la chair mortelle, après avoir été l'objet de la malédiction, il fut chassé du paradis, dont la porte, sur l'ordre de Dieu, fut gardée par un glaive de feu. Devant cette porte, Adam s'assit et pleura tous les biens dont il s'était privé pour n'avoir pas jeûné en temps opportun et le fait que tout le genre humain issu de lui devait partager la même condition jusqu'à ce que notre Créateur, ayant pitié de notre nature détériorée par Satan, naisse de la Vierge sainte et vive son admirable vie, nous montrant le voie par ce qui s'oppose au démon, à savoir le jeûne et l'humilité, et que, triomphant de celui qui par ruse nous avait séduits, il ramène notre nature à son ancienne dignité.

Tout cela, les pères théophores ont donc voulu le rendre présent à travers tout le Triode, et ils ont mis en première place l'Ancien Testament : d'abord la création, puis la chute d'Adam, dont nous faisons mémoire présentement, puis tout le reste, à travers les écrits de Moïse et des prophètes, plus encore avec les psaumes de David, auxquels s'ajoutent, tout au long, les Écritures de la grâce. Suivent aussi, dans l'ordre les événements de la nouvelle Alliance, dont le premier est l'Annonciation qui, selon l'ineffable économie de Dieu, trouve presque toujours place pendant le saint Carême; viennent ensuite Lazare et les Rameaux, la sainte et grande Semaine, la lecture des saints Évangiles et les hymnes qui chantent en détail les saintes si salutaires Souffrances du Christ; puis la Résurrection et le reste, jusqu'à la descente de l'Esprit, tandis que les Actes des Apôtres exposent comment advint la prédication et comment elle rassembla tous les saints; car les Actes confirment la Résurrection, à travers les miracles.

Puisque donc nous avons souffert de tels maux par le fait qu'Adam, une seule fois, n'a pas jeûné, voici qu'il en est fait mémoire à présent, à l'entrée du saint Carême, afin que, nous rappelant tout le mal qu'a entraîné le fait de ne pas jeûner, nous nous empressions d'accueillir le jeûne avec joie et de l'observer. Alors, ce qu'Adam n'a pu atteindre, à savoir la divinisation, nous l'obtiendrons, nous, par le carême, pleurant, jeûnant et nous humiliant, jusqu'à ce que Dieu vienne nous visiter; car sans cela, il n'est pas facile de retrouver ce que nous avons perdu.

Il faut savoir en outre que ce saint et grand Carême est la dîme de toute l'année : puisque par paresse, en effet, nous ne voulons pas toujours jeûner et nous abstenir du mal, c'est comme une moisson des âmes que les apôtres et les saints pères nous ont confiée. De cette façon, tout le mal que nous avons fait au cours de l'année, nous le rejetons maintenant dans la contrition et en nous humiliant par ce carême, que nous avons avantage à observer de façon plus précise. Car les divins pères nous ont transmis également trois autres jeûnes : celui des saints apôtres, celui de la Mère de Dieu et le carême de la Nativité, ce qui fait quatre, un pour chaque saison de l'année. Mais ce carême, nous l'estimons davantage, à cause de la Passion, ou parce que c'est celui qu'a observé le Christ lui-même, en lui donnant une certaine gloire, ou bien que Moïse a reçu la Loi après avoir jeûné quarante jours; pensons aussi à Élie, à Daniel et à tous ceux qui ont fait leurs preuves auprès de Dieu. Et le bien-fondé du jeûne, Adam le montre par son contraire. C'est donc pour cette raison que les saint pères ont voulu rappeler ici l'exil d'Adam.

Il y a un événement merveilleux dans la vie de saint Onuphre dont notre Église fête la mémoire le 12 juin :

Dès sa plus tendre enfance, il entra – on ne sait comment – dans un monastère cénobitique. Lorsqu'il fut plus âgé, il partit pour le désert où il a vécu 60 ans sans voir personne. Il était nu mais son corps se couvrait par sa barbe longue qui touchait la terre ainsi que par sa chevelure et ses poils longs.

Le saint moine Paphnute a découvert ce grand saint qui lui raconta sa vie sainte et désertique.

Quand il était donc tout-petit, 5-6 ans, et il vivait dans la communauté monastique, il s'est passé ceci : en tant que petit enfant, il mangeait plus souvent que les autres pères. Lorsqu'il avait faim, il accourait au serveur et lui demandait du pain, des olives, des fruits ... Pourtant, le serveur a noté une fois qu'il prenait du pain plus souvent et après il disparaissait.

– Peut-être nourrit-il quelque petit animal, a-t-il pensé. Cela continua pendant une semaine à peu près.

– Que j'aie voir, pensa le moine serveur, où amène-t-il ce que je lui donne.

En effet, il l'a suivi et l'a vu entrer dans le catholicon (l'église centrale) du monastère et fermer la porte derrière lui.

Il a vite couru à la fenêtre et avec tout ce qu'il a vu, il a écarquillé les yeux ... Le petit discutait avec le divin Enfant qui se trouvait dans les bras de la Mère de Dieu de l'iconostase !

– Je t'ai apporté du pain aujourd'hui aussi, disait-il au petit Jésus, d'autant plus que personne ne te nourrit ... ni ta maman non plus ...

Il a tendu la main et lui a donné une tranche de pain ...

Seigneur Jésus Christ qui était un jeune enfant dans la sainte icône, a tendu sa petite main, prit le pain ... et comme il retira sa petite main avec le petit pain, celui-ci a disparu dans l'icône !

Aussitôt, le moine serveur, l'âme remplie de surprise et d'effroi, accourut à l'higoumène et lui raconta ce qui s'est passé. Alors, l'higoumène a ordonné de ne pas du tout donner de pain à l'enfant et lorsqu'il leur en demanderait d'un air suppliant, de lui dire :

– Va demander de te donner du pain à Celui que tu nourrissais jusqu'à hier. L'autre jour, le petit Onuphre, voyant qu'on ne lui donne pas de pain et qu'on l'envoie en demander à celui qu'il nourrissait jusqu'alors, a couru immédiatement dans l'église et tout en allant devant l'icône, a dit au petit Jésus :

– Mon petit Jésus, on ne me donne pas de pain et on me dit de te dire de me donner du tien. Maintenant où vas-tu en trouver, je ne sais pas !

Ensuite – quel miracle ! – le divin Enfant a tendu sa petite main par les bras de sa Mère toute sainte et lui donna un pain tellement grand qu'il ne pouvait pas le soulever ! En plus, il sentait tellement bon que cet effluve céleste s'est répandu non seulement dans l'église mais aussi dans tout le monastère et dans les environnants.

Tout surpris et tout ébloui par les faits advenus, les moines ont vu Onuphre de cinq ans qui faisait sortir ce grand pain s'y donnant beaucoup de mal. Deux moines ont taché de l'aider mais le pain était très lourd ! Ils en mangeaient pendant plusieurs jours, ils étaient repus, pourtant le pain céleste restait inépuisable.

Dès lors on respectait beaucoup le petit Onuphre car on s'était rendu compte que sa sainteté augmenterait en proportion de son âge. Il deviendrait un grand saint ... chose qui s'est faite.

D'un tel pain céleste se nourrissait saint Onuphre lorsqu'il avait vécu toute une durée de soixante ans dans le désert.



Le père Gabriel qui était moine à la cellule de l'Annonciation de la Mère de Dieu à Karyes et qui par la suite fut un saint, un soir célébra les Matines et était sur le point de chanter la neuvième ode, voire le *Plus vénérable que les chérubins* ... selon la façon dont l'avait écrit saint Cosme le Mélode. Cependant, un peu plus tôt, un moine étranger fut entré dans la cellule et assistait silencieusement aux Matines du père Gabriel. ¹

Dès que le père Gabriel eut été à la neuvième ode, le moine étranger intervient et d'une très douce et céleste voix mélodieuse, commença chanter : «Il est vraiment digne de te proclamer, bienheureuse, toi l'Enfantrice de Dieu, la toujours bienheureuse, toute irréprochable et Mère de notre Dieu ...» et ensuite il y joignit le reste, la prière déjà connue de saint Cosme le Mélode, c'est-à-dire : «Toi plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins, toi qui sans tache enfanta Dieu le Verbe, toi qui es véritablement la Mère de Dieu, nous te magnifions. »

- Oh ! Là !! a dit alors le père Gabriel, comme il est beau, magnifique. grandiose et inspiré par Dieu cet hymne ! Mais alors, au nom de l'amour, écris le moi s'il te plaît !

- Avec plaisir, a dit le moine étranger. Apporte-moi une pièce de papier et de l'encre. Il a cherché, il n'a rien trouvé.

- Ah ! dit-il, je n'en ai pas.

- En ce cas, apporte-moi une dalle par dehors.

Le moine donc courut au dehors, transporta une grande dalle et l'apporta dedans. Immédiatement le moine étranger commença à graver de ses doigt sur la dalle : «Il est vraiment digne,...» De son doigt ! Alors qu'il y gravait de son doigt, la dalle était gravée profondément comme si elle était d'argile. C'est-à-dire que les lettres se distinguaient clairement !

Dès que la gravure de l'hymne eut fini, le moine étranger eut disparu après l'avoir fait savoir préalablement que tel était le désir de la toute sainte Mère de Dieu : que son hymne se chante de la sorte dorénavant.

Le miracle fut connu et l'on a commencé à chanter l'hymne partout tandis que tous les moines de la sainte Montagne s'y présentaient se prosterner devant la dalle en pierre qui était gravée par l'ange Gabriel car le moine étranger n'était que celui-ci.

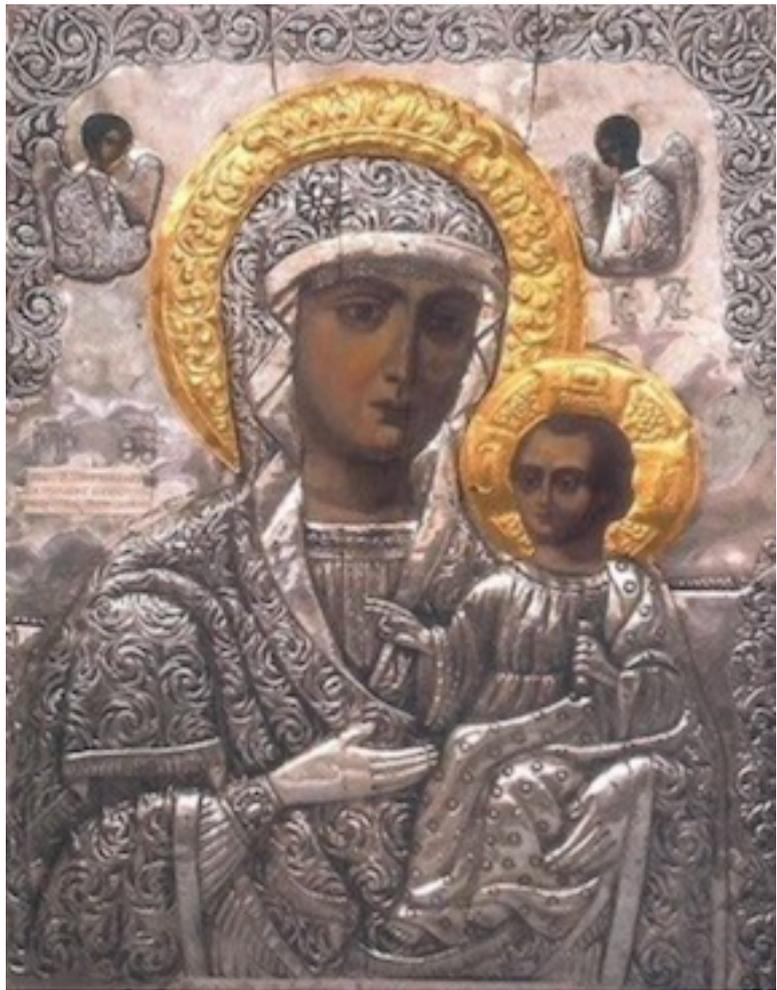
Alors la plaque a été envoyée au patriarche de Constantinople de l'époque suivie par une certaine escorte d'hagiorites et avec bien des documents. Cependant, en raison de l'ouragan mahométan et de la chute de Constantinople, cette dalle, ainsi que d'autres objets précieux, a été volée ou perdue.



¹ le 11 juin 882

L'HISTOIRE DE L'ICÔNE DU MONASTÈRE DE KOSINIZA

Mon frère, jadis il y avait un pauvre moine ascète qui cherchait un lieu pour construire une petite cellule en se promenant d'un lieu à l'autre, pour trouver où il lui plairait de construire sa cellule. Il arriva ainsi dans le lieu où se trouve aujourd'hui le monastère de Kosinitza. Il vit l'endroit, il lui plut, car ainsi l'avait-il vu en rêve : arriva une femme – qui était la Vierge – qui lui dit : «En tel lieu, qui est à trois sommets, là-bas, dans le milieu, tu dois faire un tout petit monastère; et par la suite moi, je vais l'agrandir». Et ainsi celui-ci – le moine, j'entends – commença à faire une toute petite église, et il n'y avait pas d'eau, et il hésita en se demandant comment il pouvait faire. Et tandis qu'il réfléchissait, voilà qu'il vit un oiseau noir, que nous appelons *kosovo* (=merle), qui sortait d'un buisson de ronces, les ailes mouillées. Mais il ne comprit pas, et ensuite l'oiseau entra de nouveau dans les ronces, de nouveau il en sortit, les ailes mouillées, et les secoua. Ainsi, par la sagesse de Dieu, il dit : «Allons couper les ronces pour voir : je pense qu'il y a de l'eau». Et ainsi, coupant les branches, il trouva de l'eau, exactement comme il voulait, là-bas où se trouve (la chapelle) de Sainte-Barbe dans le monastère, et dès lors ce premier fondateur appela le site du monastère Kosinitza, du nom de l'oiseau *kosovo*, qui lui indiqua où se trouvait l'eau.



Et ainsi, un beau jour, il alla couper un grand noyer, là où aujourd'hui on expose (l'icône de) la Vierge sur son piédestal le Mardi après Pâques, là où on fait l'aspersion. Et il tailla le tronc et se donna beaucoup de mal pour faire une icône. Et tandis qu'il allait la finir et ne l'avait pas encore bien poncée avec la pierre à aiguiser, voilà qu'elle se craqua de haut en bas. Le malheureux moine fut triste et regretta que le bois eût craqué.

Donc il lâcha l'icône et alla d'arbre en arbre chercher un autre morceau de bois; finalement, dans ce lieu solitaire, apparut une femme jeune et très belle, qui tenait un petit enfant dans ses bras, et dit : «Qu'est-ce que tu cherches, père, que tu sois tellement affligé ?» Le moine lui répond : «Je voulais faire une icône, et je m'étais donné de la peine pendant beaucoup de temps, mais à la fin le bois craqua du haut en bas. Et maintenant je vais de lieu en lieu, avec l'espoir de trouver un bon morceau de bois à couper, mais je ne le trouve pas». La femme, qui était la Vierge, lui dit : «Cette icône est bonne, même si elle est fendue; retourne chez toi et ne te mets pas en peine». Et il lui répondit ainsi : «Si elle était bonne, je ne l'aurais pas laissée». La femme lui dit : «Fais comme je te dis, et viens, allons la voir; qu'est-ce que tu as encore à perdre ?» Et il lui répondit ainsi : «Allons mais est-ce que je ne sais pas qu'elle est vraiment craquée ?» Et ainsi cheminant tous deux, la femme lui fit signe d'aller par une autre route; et le moine arrive à l'icône, voit qu'elle est fendue et dit : «Bête que je suis; j'ai cru au discours d'une femme stupide, et je me suis donné tant de peine pour arriver jusqu'ici. Mais, puisque je suis venu, je vais la prendre, la porter dans ma cellule pour la jeter dans le foyer, pour qu'elle me serve de bois».

Mais comme il la soulève – oh, incroyable miracle – il voit que dessus il y a une femme peinte, avec un enfant dans les bras, et des lettres qui disent «Enfantrice de Dieu» et pour l'enfant «Jésus Christ», non faite de main d'homme, mal taillée, qui de près semble de vrai bois, et de face on voit comme à l'intérieur du bois, comme dans un verre où on voit à l'extérieur le visage de l'homme, ainsi la voit-on, et son regard est vraiment terrible. Et alors ce moine tombe la face contre terre et dit : «Donc j'ai vraiment vu la Vierge de mes yeux»; il demanda pardon et se réjouit beaucoup dans son coeur, et il l'accrocha et la mit dans l'église, pour la gloire du Christ et de la Vierge.

Et un de ces jours-là, passaient en-bas sur la route principale trois frères, qui arrivaient d'un pays étranger et allaient dans le Péloponnèse, pour y bâtir un monastère. Et cette nuit-là, ils étaient restés pas loin de là quand leur apparut la Vierge en rêve qui leur dit : «Où allez-vous ?» et eux lui répondent : «Nous allons dans le Péloponnèse, si Dieu le veut, pour y construire un monastère». La Vierge leur dit : «Donnez de l'argent pour que soit construit ce monastère, qui se trouve sur ce mont; et si vous faites comme je vous dis, vous allez avoir une grande récompense, vous et toute votre souche».

Et ainsi, le matin, ils dirent : «Cette femme nous a dit la vérité; elle ne doit être aucune autre que la Vierge; venez, allons voir toute de suite sur la montagne». Et ainsi ils allèrent, et tout en cherchant de lieu en lieu ils trouvèrent le moine ascète; et ils virent aussi l'icône de la Vierge, non faite de main d'homme, et s'étonnèrent grandement et remercièrent beaucoup la Vierge pour le fait que Dieu les jugea dignes de bâtir un monastère dans un lieu pareil. Et ainsi ils donnèrent tout ce qu'ils possédaient au moine, et il bâtit le monastère à leurs frais, comme on le voit aujourd'hui même, pour la gloire du Christ et de la Vierge, amen.

Et encore, pendant le temps de l'iconoclasme, quand Constantin le Copronyme avait envoyé dans tout le monde l'ordre de brûler les icônes partout où il y en avait, avec ceux qui les vénéraient, cet ordre arriva aussi jusque là-bas. Alors certains avouèrent à propos du monastère, qu'on avait des icônes, et ainsi on prit l'icône de la Vierge, non faite de main d'homme, et on l'attacha au desservant et on les jeta dans un grand feu qui avait été allumé, pour brûler aussi le moine avec elle. Et – oh, tes miracles, Christ Roi – rien ne brûla, ni l'icône ni le desservant; et ainsi, par la grâce de Dieu et de la Mère de Dieu, ils sortirent indemnes, comme jadis les trois garçons, et c'est dès lors que l'icône s'est obscurcie.

Et plusieurs métropolitains ne croyaient pas que l'icône n'était pas faite de main d'homme, et ils la creusèrent avec un couteau et la taillèrent en profondeur, pour prouver qu'elle avait été peinte avec de la couleur; mais plus profond ils creusaient, plus apparaissait une peinture encore plus belle, et jusqu'à aujourd'hui on voit les signes qu'ils y ont creusés. Et de tous ceux qui ont fait cela, à aucun n'est arrivé du bien par la suite.

Et ainsi, après cela, les pères l'ont recouverte d'argent, comme on le voit aujourd'hui, et comme elle est, et cette icône a aussi un secret : quand va arriver une épidémie ou quelque fléau au monastère, aussitôt l'icône s'ouvre un peu, jusqu'à un doigt, de haut en bas, là où elle est fendue, et elle se referme de nouveau par la suite. Et alors, dès que les pères voient cela, ils savent ce qui va leur arriver. Et pas seulement cela, mais elle a fait aussi beaucoup de miracles jusqu'à aujourd'hui, car quiconque se prosterne avec foi devant cette icône non faite de main d'homme obtient aussitôt la santé et tout ce dont il a besoin.

dans : *Conseils et mémoires de Synadinos ...*



RÉCIT DE LA MOSAÏQUE DU MONASTÈRE DU LATOME

Vers la fin du III^e siècle, à Thessalonique, où vivait alors l'empereur Maximien, sa fille Théodora se convertit secrètement au christianisme et se fit baptiser par l'évêque Alexandre. Elle demanda à son père la permission de se bâtir un palais et un bain dans la partie haute de la ville. L'empereur étant parti pour faire la guerre aux Sarmates, elle s'empressa de transformer le bain en église. Elle chargea un peintre de représenter dans l'abside l'image de la Mère de Dieu. Le travail touchait à son terme quand l'artiste, étant revenu le lendemain jour où il devait mettre fin à l'ouvrage, voit une autre peinture et pas du tout la même, ayant une grande différence et (même) tout à fait dissemblable, à savoir notre Seigneur Jésus Christ, dans une forme virile porté et en marche sur une nuée lumineuse et sur les ailes des vents, comme chante le divin David. Aux quatre côtés de la nuée parurent quatre formes, étrangères à la nature qui nous entoure, douées d'ailes et portant des livres dans leurs mains : leurs figures étaient, en haut, celles de l'homme et de l'aigle; en bas, celles du lion et du bœuf. En outre, des lettres furent remarquées aux pieds de la sainte effigie, et aussi dans le volume que le Christ tenait de la main gauche (il avait la droite étendue vers le ciel).

Il y avait aussi deux prophètes, leurs noms sont Ezéchiel et Habacuc, paraissant frappés de stupeurs devant ce qu'ils voyaient. Ils se tenaient de part et d'autre en dehors de la nuée.

A ce spectacle, le peintre, interdit de frayeur, envoya avertir Theodora. Celle-ci accourt, défend à l'artiste de toucher à l'image miraculeuse, et désormais se mit à la vénérer.

Cependant, elle fut trahie par un de ses serviteurs qui révéla le fait à l'impératrice. Celle-ci mande sa fille, lui reproche d'abord l'austérité de sa vie, puis l'interroge sur ce qui lui a été rapporté. Théodora nie catégoriquement. Ainsi engagée, la néophyte s'empresse, après l'entretien, de couvrir l'image sainte d'un enduit de chaux et de brique de manière à ne point l'endommager et à éloigner tout soupçon de son existence. Quelques jours se passèrent et le temps vint où l'impératrice devait offrir un sacrifice à Artemis pour le salut de l'empereur. Elle voulut obliger sa fille à l'imiter : celle-ci s'y refusa et publiquement fit profession de foi chrétienne.

Prières et menaces la trouvèrent inébranlable. Un courrier rapide alla prévenir l'empereur, qui répondit en ordonnant de mettre le feu au palais et au bain et de garder Théodora prisonnière jusqu'à son retour. L'enduit préserva de la flamme l'effigie divine. Thèodora, jetée en prison, y rendit son âme à Dieu.

Longtemps après, il plut à Dieu de révéler la sainte image pour la confusion de l'hérésie iconoclaste et le soutien des orthodoxes. Voici comment.

Quand le sombre nuage du paganisme (entendez l'iconoclasme) étant dissipé, le Maître et Roi de l'univers eut rendu aux empereurs chrétiens le sceptre des Romains, et après que ce célèbre temple, construit d'abord en forme de bain, comme il a été dit plus haut, eut reçu le nom du prophète Zacharie et fut constitué en monastère, un moine des montagnes de Nitrie en Égypte, nommé Sènouphios ... déjà souvent honoré de visions divines ... implorait de Dieu avec instances la faveur de le voir dans la forme où il viendra juger la terre. Une voix céleste l'avertit de se rendre au couvent des Latomes à Salonique, où il serait exaucé. Il partit aussitôt. Arrivé au monastère, il interrogea les moines et chercha partout sans succès. Ni à Salonique ni dans les environs on ne connaissait rien de semblable. Six mois se passèrent ainsi, et le pèlerin, se croyant le jouet d'une illusion diabolique, songeait à s'en retourner. Une vision vint ranimer son espérance et l'avertir en même temps qu'il finirait ses jours dans le monastère des Latomes. Il regagna en hâte Salonique (cela signifie que sa retraite était en dehors de la ville) et va demander une cellule audit monastère. Un jour qu'il se trouvait seul dans l'église du couvent, tout à coup éclate un orage, la terre tremble, le tonnerre gronde : les fondements de l'édifice en paraissent ébranlés : et aussitôt l'effigie sacrée du Christ, semblable au soleil qui brille au milieu de la nue, apparut resplendissante. A cette vue, le moine, qui se trouvait au milieu de l'église, poussa un grand cri : «Gloire à toi, ô Dieu, je te rends grâces», et rendit aussitôt son âme bienheureuse.

Les moines accourent et, devant ce spectacle, s'écrièrent pendant longtemps *Kyrie eleison* : ils s'occupent ensuite des obsèques du saint homme et l'ensevelissent à l'endroit même de sa vision et de sa mort bienheureuse.

Beaucoup de guérisons se firent à son tombeau où se pressait une foule immense de la ville et des environs. Il y en avait chaque jour. Les démons se retiraient. Les maladies fuyaient. Les âmes impures étaient guéries, et personne ne venait souffrant de quelque mal qui n'en fût délivré : et cela se voit encore maintenant.



La mosaïque fut redécouverte en 1927

Dieu ne se complaît pas nécessairement dans le plus grand nombre, mais dans un seul qui craint et tremble devant lui et qui observe ses paroles; il montre clairement que celui-là est toute l'Église.

saint Nicephore, patriarche de Constantinople

Les laboureurs font accoutumés aux travaux de l'agriculture. Les tempêtes ne paraissent point nouvelles aux matelots. Ceux qui travaillent pour de l'argent souffrent les incommodités du chaud et de la sueur sans s'étonner; ainsi les personnes qui se sont dévouées à la piété ne sont point surprises de se voir en butte aux afflictions. La peine est attachée aux différentes professions dont je viens de parler; ceux qui les exercent le connaissent assez, et ils s'y exposent de leur choix, à cause de l'utilité qu'ils espèrent en retirer, car l'espérance soutient la vie humaine et en adoucit les difficultés. Les espérances des laboureurs sont si souvent trompées; ces belles apparences de moissons qui s'évanouissent ne leur ont réjoui que l'imagination; et ceux mêmes à qui les choses ont réussi selon leurs désirs, ont encore besoin de s'abandonner de nouveau à l'espérance. Mais les personnes qui s'appliquent à acquérir de la piété, ne sont jamais trompées dans leurs projets, la fin répond toujours à leurs désirs, et ils ont le ciel pour récompense. Ne vous alarmez point des calomnies et des mensonges dont on vous a noircis; que les menaces des grands ne vous épouvantent point; ne vous affligez point des railleries et des insultes de vos amis, ni du mépris de ceux qui se parent d'une feinte tristesse, qui est un puissant appas pour amuser ceux qu'ils veulent séduire. Attendez que la vérité vous défende, et que la droite raison combatte pour vous. Appelez à votre secours Jésus Christ, qui est le Maître de la piété. Il est doux de souffrir pour lui, et c'est un avantage de perdre la vie pour son service.

Lettre de saint Basile le Grand lettre à Macaire et à Jean

C'est à vous à conserver les restes de la piété, que le Seigneur doit trouver à son second avènement sur la terre. Ne vous étonnez point de voir les évêques bannis de leurs Églises, ni des traîtres dans le clergé; que ces désordres n'étouffent point la confiance que vous avez en Dieu. Ce ne sont point les noms, ni les titres qui nous sauvent; ce sont nos bons sentiments et nos bonnes intentions, et l'amour sincère que nous avons pour Dieu. Souvenez-vous que les prêtres, les scribes, les anciens, étaient les chefs de la conspiration qui se forma contre Jésus Christ; un petit nombre de gens parmi le peuple suivit le parti de la vérité : ce n'est pas la multitude, il n'y a que les élus, qui marchent dans la voie du salut. Il ne faut point que la foule vous épouvante : elle ressemble aux flots de la mer, un petit vent suffit pour les agiter, et pour les mettre en mouvement. Quand un seul se sauverait, comme Lot se sauva de Sodome, il ne faudrait pas pour cela se détourner du bon chemin, ni perdre la confiance qu'on a en Dieu, qui n'abandonnera jamais ses serviteurs. Saluez de ma part tous nos frères en Jésus Christ.

Lettre de saint Basile le Grand à des moines que les ariens persécutaient

Les désordres que nous voyons arrivent, si je ne me trompe, de ce que d'autres n'osent parler de peur d'offenser personne, de ce que d'autres enfin, laissent aller les choses parce qu'ils ne s'en embarrassent guère.

Lettre de saint Basile le Grand à Martinien

DES VIEUX CROYANTS

Le drame des Lykov plonge ses racines dans une histoire vieille de trois siècles qui a pour nom le *raskol*, le schisme. A ces mots beaucoup penseront à *la Boyarde Morozova*, toile éloquent de la galerie Trétiakov où Sourikov a illustré les haines qui déchiraient la Russie au milieu du XVIIe siècle. Morozova, toutefois, n'est point la seule personnalité notable du schisme. Ce fut un drame aux couleurs contrastées. Le tsar dut écouter les reproches et les lamentations des "gens de Dieu", les bienheureux. Les boyards firent alliance avec les misérables. De hauts dignitaires ecclésiastiques, ayant épuisé leur patience dans la polémique, s'entre-arrachèrent les barbes. Le trouble s'étendit aux *streltsy* [Formation de mousquetaires intégrée vers 1550 à l'armée russe par Ivan le Terrible; elle se révoltera contre Pierre le Grand qui l'écrasera. (N.d.T.)], aux paysans, au peuple des artisans. Les deux parties s'accusaient d'hérésie, se maudissaient et s'excommuniaient mutuellement. Les vieux-croyants les plus récalcitrants furent jetés dans des oubliettes, on leur coupa la langue, on les brûla vifs dans des constructions de bois. L'ombre froide du schisme traversa même la famille du tsar dont l'épouse Marie puis la sœur Irène plaidèrent plus d'une fois la cause des meneurs vieux-croyants réduits à la disgrâce.

Pourquoi ce déchaînement de passions ? En apparence, pour des brouilleries. Dans sa volonté de renforcer la foi orthodoxe et l'Etat, le tsar Alexis et le patriarche Nikon avaient envisagé et mis en œuvre une réforme de l'Eglise (1653) qui reposait sur le collationnement et la correction de textes religieux. Traduits du grec à l'époque où le prince Vladimir christianisait la Russie païenne (988), ces textes



avaient été dénaturés à force d'être recopiés. Les traducteurs avaient compris certaines choses de travers et les copistes bâclé leur travail, des contresens avaient surgi... En six siècles et demi une foule d'inexactitudes et d'incohérences s'était accumulée. Aussi fut-il décidé de se tourner vers le texte source et de tout corriger.

Et ça commença ! Car ces incohérences étaient entrées dans les habitudes. Les corrections choquaient l'oreille et semblaient miner la foi. Une sérieuse opposition se dressa contre le collationnement. Et ce parmi toutes les couches religieuses, grands prélats, boyards, princes, mais aussi popes, *streltsy*, paysans et bienheureux. "On lève la main sur la vieille-foi !" tel fut le cri de l'opposition.

La protestation se cristallisa particulièrement sur des divergences qui, vues aujourd'hui, apparaissent dérisoires. Nikon affirmait que les processions d'Eglise devaient se faire non plus dans le sens du soleil mais à l'envers; qu'il fallait doubler et non tripler l'alléluia; qu'une prosternation se faisait non pas à terre, mais à hauteur de la ceinture; qu'il convenait de se signer comme les Grecs, avec trois doigts et non deux. Il ne s'agissait donc pas de foi mais de rites liturgiques portant sur des détails somme toute infimes. La ferveur religieuse et



l'attachement aux dogmes, toutefois, ne connaissent pas de frontières. La Russie entière s'ébranla.

D'autres éléments tendaient-ils à accentuer le fanatisme de l'opposition ? Oui. La réforme de Nikon coïncidait avec la généralisation du servage. Aussi ces innovations furent-elles associées par les consciences à une perte des dernières libertés du peuple et du "saint passé". La Russie des boyards redoutait à l'époque les nouveautés venant d'Europe auxquelles le tsar Alexis ne barrait guère la route, voyant son pays se prendre les pieds dans le cafetan oriental. Les gens d'Église non plus ne virent pas le "nikonisme" d'un bon œil, sentant la main ferme du tsar qui cherchait à les assujettir à sa volonté. Bref, beaucoup étaient contre le "signe de croix à trois doigts". Et le trouble nommé *raskol* commença.

Deux figures se détachent particulièrement du schisme russe. D'un côté, le patriarche Nikon, de l'autre, l'archiprêtre Avvakoum. Caractéristique intéressante, les deux hommes étaient issus du petit peuple, Nikon comme fils de moujik, Avvakoum comme fils de simple pope. De plus, coïncidence stupéfiante, ils venaient tous les deux d'un même pays. Nikon (au nom laïc de Nikita) naquit dans le village de Veldemanovo, près de Nijni-Novgorod; Avvakoum vint au monde à Grigorovo, à quelques verstes seulement de Veldemanovo... Il n'est pas exclu qu'ils se rencontrèrent dans leur enfance et leur adolescence, sans se douter qu'ils deviendraient un jour ennemis. Et quels ennemis ! Et Nikon et Avvakoum étaient des hommes d'un rare talent. (Le tsar Alexis, qui avait toujours cherché ses appuis parmi les fortes personnalités, remarqua les deux hommes et les fit entrer dans son proche entourage. De Nikon il fit le patriarche de toutes les Russies, un titre qui, par sa grandeur, impressionne l'imagination !)

Mais si grande que soit la tentation d'évoquer en détail des personnalités aussi fascinantes qu'Avvakoum et Nikon, elle retarderait notre voyage sur l'Abakan. Penchons-nous un instant seulement sur la boyarde que Sourikov peignit sur un traîneau traversant Moscou.

Karp Ossipovitch ignore qui fut la boyarde Morozova. Mais celle-ci lui ressemblait indéniablement par sa ferveur, sa volonté de tout endurer pour ne point "se signer des trois doigts".

Amie de la première épouse du tsar Alexis, la jeune veuve Féodossia Prokofievna Morozova était une personne extrêmement riche (huit mille serfs, des montagnes de biens, un

carrosse doré, des chevaux, des serviteurs). Sa maison devint le centre moscovite du *raskol*. Le tsar, qui toléra la situation pendant longtemps, finit par dire : “L’un de nous doit céder.”

La toile de Sourikov nous montre Féodosia Prokofievna au moment où, portée par un



traîneau de paysan, elle quitte Moscou pour l’exil. Toute l’atmosphère du *raskol* est là : des popes qui ricanent, de simples gens et des nobles aux visages tourmentés qui affichent leur compassion pour la martyre, des nostalgiques du passé à l’allure austère, un bienheureux.

Avec, au centre, Morozova elle-même, et son signe de croix, symbole de ses convictions...

La mort du tsar Alexis (1676) ne contribua pas au dépassement du schisme. A l’inverse, le départ de Nikon, les épidémies de peste qui terrassèrent à l’époque plusieurs centaines de milliers d’hommes et le décès inattendu du monarque confortèrent les vieux-croyants dans la conviction que Dieu était de leur côté.

Le tsar et l’Eglise durent prendre des mesures sévères. Mais celles-ci ne firent qu’aggraver la situation. Il y eut des rumeurs de fin du monde. Cette conviction s’affirma tant et si bien que certains courants du schisme prônèrent le suicide “comme salut contre l’antéchrist”.

Les vieux-croyants se donnaient massivement la mort. S’enfermant dans des maisons et des ermitages, ils se laissaient mourir de faim par dizaines. L’immolation par le feu (“élément purificateur”) connut une prolifération particulière. On brûlait par familles, par villages entiers. Les historiens estiment à près de vingt mille le nombre de vieux-croyants morts dans des flammes qu’eux-mêmes avaient allumées.

Les adeptes de la vieille-foi considérèrent la montée au trône de Pierre, avec ses innovations radicales, comme l’arrivée de l’antéchrist depuis si longtemps présagée.

Indifférent à la religion, Pierre jugea plus sage de procéder au recensement et à la double imposition des vieux-croyants que de les exterminer. Certains des *raskoloniki* s’accommodèrent d’une telle “légalité”; d’autres fuirent l’antéchrist en prenant les bois. Pierre institua un bureau du *raskol* spécial pour rechercher les non-payeurs. Mais vaste est la terre de Russie ! Nombreux furent les recoins où ni l’œil ni la main du tsar ne purent accéder. Le Grand Nord, la rive ouest de la Volga, le bassin du Don et la Sibérie étaient à l’époque des endroits perdus où se réfugièrent et se fixèrent les vieux-croyants en “vrais chrétiens” qu’ils étaient. Puis la vie s’occupa, en les divisant, de ces “protestants” dont la dissidence s’exprimait dans les domaines religieux, quotidiens et, partiellement, sociaux.

D'emblée se formèrent deux branches du schisme : les *popovtsy* (ayant-prêtre) et les *bespopovtsy* (sans-prêtre). Privé d'églises, le courant des "sans-prêtre" ne tarda pas à se diviser, "par les montagnes et par les bois", en une multitude de confréries qui tenaient à l'hétérogénéité sociale, à la diversité des modes de vie, à l'habitat et, bien souvent, aux caprices des prédicateurs. ...

Dans : Vassli Peskov : Ermites dans la Taïga

Le livre en entier :

<http://orthodoxievco.net/ecrits/Taaga.pdf>



AU SUJET DU ROI JEAN VATATZIS

Le vénérable corps du roi pieux, juste, courageux et miséricordieux fut enterré dans un monastère qu'il avait lui-même construit et qu'il avait nommé Sossandra, tandis que plus tard, par révélation miraculeuse, Jean lui-même demanda que sa dépouille soit déplacée en Magnésie (Asie Mineure). Mais lorsqu'ils allèrent ouvrir le tombeau pour procéder à l'enlèvement, au lieu de la puanteur habituelle, un doux parfum se répandit tout autour, comme si un jardin odorant avait soudainement fleuri ! Mais ce n'est pas tout. Le mort avait l'air d'être assis sur un trône royal, sans aucune meurtrissure, sans aucune puanteur, sans aucun signe qui puisse indiquer qu'il était mort ! SEPT ANS qu'il était dans la tombe et la couleur de son corps était comme n'importe quelle personne vivante normale ! Il ressemblait vraiment à un roi très vivant, mais marbré ! Et même ses vêtements avaient aussi été conservés pendant sept ans sans être corrompus et avaient l'air d'avoir été cousus juste avant ! Car c'est ainsi que Dieu s'oppose à ceux qui le glorifient sur terre !

LA FAIBLESSE DU PAPE LIBERE

Le pape Libère est vénéré dans l'Église orthodoxe comme saint, malgré son égarement, ayant condamné saint Athanase d'Alexandrie, et communié avec les adversaires des *omoousiens*. Voici ce qu'il écrivit, après son exil en Berée (Thrace) :

La première de ces lettres de Libère commence par ces mots : *Pro deifico timore*, et est adressée aux évêques orientaux (c'est-à-dire aux évêques qui inclinaient vers l'arianisme). Elle est ainsi conçue «Votre sainte foi est connue de Dieu et du monde. Je ne défends pas Athanase, mais, comme mon prédécesseur Jules l'avait reçu, je le traitai de la même manière; néanmoins, ayant appris que vous l'aviez condamné avec raison, je me suis empressé d'adhérer à votre sentence, et j'ai envoyé à l'empereur Constance, par Fortunatien évêque d'Aquilée, une lettre sur ce point. Athanase ayant donc été excommunié par nous tous, je déclare que je suis en paix et en union avec vous tous et avec tous les évêques orientaux, dans toutes les provinces. Démophile évêque de Bérée m'a déclaré votre foi catholique, qui a été définie et adoptée à Sirmium par plusieurs frères et co-évêques; je l'ai reçu volontiers, et j'ai, sans difficulté, acquiescé à ce qu'il disait. Je vous prie donc maintenant de réunir vos efforts pour que je sois rappelé de l'exil et pour qu'il me soit permis de regagner le siège qui m'a été confié par Dieu.»

Saint Athanase écrit dans son *Historia Arianorum ad monachos* : « Libère fut banni, mais deux ans après, il faiblit et souscrivit par crainte de la mort dont on le menaçait.»

Dans l'Apologie contre Arius, saint Athanase écrit : «Quoi qu'il n'ait pas supporté jusqu'à la fin les chagrins de l'exil, il est cependant resté deux ans dans le bannissement.»

Un autre lettre du pape est adressée à Vincent de Capoue. Elle est aussi courte que singulière. «Je n'instruis pas, mais je me contente d'exhorter ta sainte âme, parce que les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. La ruse de l'esprit mauvais est connue, c'est par elle que je suis dans cette misère. Prie Dieu qu'il m'aide à la supporter. J'en ai fini avec la discussion sur Athanase, et je l'ai annoncé aux Orientaux par une lettre. Fais connaître cela aux évêques de la Campanie, qu'ils écrivent à l'empereur et qu'ils appuient ma lettre, afin que je sois délivré de cette tristesse. Priez pour que Dieu me pardonne. Si vous me laissez mourir en exil, Dieu sera juge entre vous et moi.»

L'écrit, attribué à saint Hilaire de Poitiers, fait suivre ces lettres du commentaire suivant : «Libère avait complètement perdu sa fermeté antérieure, car il écrivit aux ariens, qui étaient tout à la fois et des hérétiques et des pécheurs, et qui avaient porté contre saint Athanase une condamnation injuste.»

Libère, cédant devant la force, et abattu par une détention et un bannissement de plusieurs années, signa la troisième formule dite de Sirmium, c'est-à-dire la collection des anciens décrets semi-ariens acceptés dans le 3^e synode de Sirmium tenu en 358. Il ne signa pas sans hésiter; car le caractère semi-arien et l'origine de ces symboles étaient connus du pape.

Cette faiblesse du pape ne pose aucun problème pour les orthodoxes. Combien de saints ont faibli et se sont repentis ensuite. Ne pensons qu'à saint Osius de Cordoue – qui a vécu à la même époque – ou à l'apôtre Pierre, qui n'a pas renié un simple dogme, mais la Vérité même – le Christ !

Par contre les latins ont du mal à justifier le lapsus du pape, comme par exemple les bénédictins de Saint-Maur, car cet égarement met en cause l'infaillibilité papale. En conséquence, l'authenticité de ces lettres du pape est mise en doute et elles sont considérées comme apocryphes, écrites par un pseudo-Libère etc.

Résumons : La sainteté n'inclut pas l'infaillibilité, qui seule incombe à l'Église.

a. Cassien

«Il n'y a point de lieu profane, ni de temps indifférent pour le chrétien,
quand Dieu est toujours présent à sa pensée.»
saint Clément d'Alexandrie

FORNICATION SPIRITUELLE

Ne pouvoir assister régulièrement à une liturgie vraiment orthodoxe ne nous autorise pas à aller aux offices chez les pseudo-orthodoxes, cacodoxes, schismatiques, hérétiques etc. Cela est considéré comme une fornication spirituelle.

Pas plus qu'un homme marié, loin de son épouse, pour une affaire quelconque, n'a le droit de fréquenter d'autres femmes, ce qui serait considéré comme fornication. Il doit rester fidèle à sa femme, même loin d'elle !

La divine liturgie, la communion, les icônes, l'Écriture sainte, etc. sont des moyens précieux que l'Église nous donne, mais seulement des moyens et non le but. Le but est bien notre sanctification, et l'Esprit saint peut bien suppléer à ce qui nous manque, pourvu que nous gardions fidèlement la foi orthodoxe pure et sans tache. Il n'y a pas d'à peu près.

Sainte Marie l'Égyptienne a vécu quarante ans dans le désert sans ces moyens. Comme ancienne prostituée, elle ne savait rien du christianisme. Pourtant, dans le désert, par la grâce de l'Esprit saint, elle connaissait la Bible par cœur !

Certes le chemin spirituel est difficile, et peu le trouvent et le suivent jusqu'à la fin. Ce n'est que la descente qui est facile mais fatale. À chacun de choisir, mais comme on fait son lit on se couche, dit le proverbe.

Fréquenter ces milieux cités plus haut, sans nécessairement assister à leurs prières, n'est pas sans risque, si on n'est pas bien ancré dans l'Orthodoxie. C'est comme cet époux qui, loin de la maison, s'amuse avec d'autres femmes, sans aller jusqu'au bout. Tôt ou tard, il se laisse prendre par la tentation. Il goûte un plaisir éphémère, en perdant l'amour – pour son épouse légitime – qui suppose la fidélité.

Les tentations, dans le domaine de la fornication spirituelle, peuvent être très subtiles, et si on se fie à ses propres jugements au lieu d'écouter l'Église, et de garder les bornes que nos pères ont posées, alors l'orgueil précède la chute ! Combien en ai-je vu, qui étaient parmi nous mais qui n'étaient pas de nous, comme dit l'Apôtre, se fourvoyer dans des méandres desquelles ils ne savent plus sortir et qui n'en ont souvent même plus la force. Que le Seigneur nous en garde !

a. Cassien

Souvenez-vous que les saints n'ont point mérité de récompense par une vie molle et voluptueuse, et par de basses flatteries. Ils ont tous marché par la voie des souffrances. C'est par là qu'ils ont fait connaître leurs vertus. Les uns ont été exposés aux moqueries et aux coups de fouet. Les autres ont été éprouvés, tentés, déchirés, ils ont perdu la vie par le glaive. Voilà de quoi les saints se glorifient. Heureux celui qui a l'honneur de souffrir pour Jésus Christ notre bonheur se mesure par le poids de nos afflictions. Quelque dures que soient les peines de cette vie, elles ne sont nullement comparables à la gloire qui nous attend dans l'autre.

lettre de saint Basile aux fidèles d'Alexandrie